

XYZ. La revue de la nouvelle

Les draps noirs

Claudette Gravel



Number 54, Summer 1998

Retards

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4778ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gravel, C. (1998). Les draps noirs. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 69–71.

Les draps noirs

Claudette Gravel

Pourquoi noirs ? Même les cercueils, on les couvre de draps blancs. Quelle idée j'ai eue, ce jour-là, d'acheter des draps noirs ?

Bien sûr, ils vont bien avec mon couvre-lit noir décoré d'arcs-en-ciel. Si je les avais pris bourgogne, jaune or, vert pomme, vert de mer, turquoise, bleu roi ou mauves, les teintes n'auraient probablement pas été exactement semblables. Mais même le noir peut avoir des nuances différentes.

Le problème avec le noir, c'est que toute la poussière, la cendre de cigarette, les cheveux blancs y deviennent immédiatement visibles. Je passe mon temps à battre mes draps comme on bat un tapis. Je ne peux supporter de voir le noir sali. C'est une obsession.

Comment dormir dans des draps où des miettes, qui se groupent comme si elles étaient des étoiles, me gardent éveillée ? Ici, la Grande Ourse, là, la Voie lactée. Je me perds au milieu des planètes qui tournent sans cesse autour d'un soleil imaginaire. Je sombre dans l'œil de la tornade sans y trouver le calme promis.

Si, au moins, quelqu'un venait s'y perdre avec moi.

D'où me vient cet attrait morbide ? Vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil dans ma penderie. Que du noir ! Ma vaisselle ? Noire. Mes souliers, mes bottes, mes ceintures, ma veste en cuir, mon parapluie. Les seules couleurs dans ma maison, ce sont les arcs-en-ciel sur mon couvre-lit.

De qui suis-je en deuil ? Qui est mort ? Personne de ma famille, aucun de mes amis. D'accord, des connaissances, des gens que j'ai vus à la télévision. Mais on ne porte pas le deuil

d'êtres entrevus quelques fois seulement ou d'autres à qui on n'a même jamais parlé. Non, pour qu'on porte le deuil, quelqu'un d'important doit avoir disparu.

Tiens, où est donc cette petite fille qui éclate de rire sur cette photo vieille de cinquante ans ? Serait-ce elle que je pleure ? Elle qui pourrait remettre un peu de jaune, de rouge, bref un peu de vivifiant, dans ma triste demeure ? Pourtant, je la reconnais à peine. Ma mère m'a dit que c'était moi. Que ces deux enfants apeurés sont ma sœur et mon frère. Il n'y avait donc que moi qui pouvais rire à côté de leur angoisse ? Et qu'ai-je donc fait de mon sens de l'humour ?

Quand je pense aux hommes de ma vie, je m'aperçois que j'ai aimé le plus ceux qui me faisaient rire. Quel pouvoir de séduction avaient-ils sur moi ! J'en oubliais leurs traits ingrats. Qu'ils étaient trop jeunes ou trop vieux, qu'ils ne baisaient pas très bien. Mon besoin de rire a toujours été plus fort que mon besoin d'esthétique ou de plaisir sexuel. Mieux vaut vivre avec un clown qu'avec un Adonis, croyez-moi !

Il y a longtemps qu'un homme a su faire jaillir de moi cette explosion de sons en cascade. Peu à peu, le noir a envahi chaque pièce de mon appartement, ce lit où je tente de dormir, chaque fibre de mon corps et de mon âme. Mais il doit y avoir encore un peu d'espoir au fond de ce puits. À cause des arcs-en-ciel. Et puis de ces trois roses blanches qu'une amie m'a offertes. Elles sont aujourd'hui écloses. Pourtant, ce n'était pas mon anniversaire.

Dois-je attendre encore ou faire aussi le deuil ne serait-ce que d'une amourette ? Dois-je partir à la recherche de cette fillette enjouée ? Elle a dû se noyer dans un océan de larmes, ou brûler dans les flammes de mes nombreuses passions, ou s'endormir, comme la Belle au bois dormant. Je n'aurai pas la patience d'attendre cent ans. Par où commencer ? Jeter tout ce noir et remplir la maison de couleurs ?

Voilà où j'en suis. Submergée dans une mer d'encre. J'attire le noir comme un aimant. Devrais-je prendre un amant noir ?

Aller vivre en Afrique ? Les Africains aiment les couleurs vives. Peut-être ce goût déteindrait-il sur moi ? Mais serait-ce suffisant ? Dans un monde polychrome, les oiseaux de paradis chasseraient-ils les corbeaux emprisonnés dans mon esprit ?

Plus de croassements, que des chants mélodieux. Plus de nuits blanches, qu'un sommeil bercé par les tam-tams sous la Croix du Sud. Plus de crêpe déguisant mes jours en nuits, que des batik bariolés.

Et la petite fille qui se met à rire aux éclats... Elle ne s'arrêtera qu'aux heures grises du matin.